

LeVerbe

Mathieu Bélisle

L'espérance
de l'essayiste

REPORTAGE

La ferme Berthe-Rousseau
Lieu d'accueil
des fragilisés

PORTRAIT

Ivanka Galadza
Artiste ukrainienne
pour la paix



L'année Marie de l'Incarnation

L'année 2022 marque le 350^e anniversaire du décès de Marie de l'Incarnation, sainte et imposante figure missionnaire dans la fondation de la Nouvelle-France. Née Marie Guyart, à Tours (France), elle est surtout connue pour son dévouement sans borne dans la fondation des Ursulines de Québec. Toutefois, son influence ne s'est limitée ni aux lieux qu'elle a foulés ni à l'époque qu'elle a traversée.

Pour marquer l'évènement, le Pôle culturel du monastère des Ursulines participe à l'organisation de toute une série de manifestations.

Celles-ci ont pour vocation de faire découvrir la vie et l'œuvre de cette grande sainte dans leurs différents aspects. Entre autres, on organise deux colloques réunissant des spécialistes de sa vie et de ses écrits, ainsi que des séminaires plus spécialisés consacrés à certaines dimensions particulières de son œuvre: son côté entrepreneurial, son travail d'éducatrice et sa vocation missionnaire ne sont que des exemples.

➤ polecultureldesursulines.ca/350e-marie-de-lincarnation/



Neumz, l'appli qui enchante

Neumz, c'est une nouvelle application pour téléphones intelligents destinée à rendre plus accessible que jamais le chant grégorien. Les abonnés ont la possibilité d'écouter, à partir d'une seule ressource, l'ensemble du chant grégorien, accompagné de la partition, du texte latin et de la traduction. Il s'agit d'une première.

Disponible sous différentes conditions selon que l'abonnement est payant ou non, cette étonnante proposition est le fruit d'une collaboration avec les sœurs bénédictines françaises de l'abbaye Notre-Dame de Fidélité à Jouques, en Provence, où les enregistrements ont été faits, et la maison de disques Odradek.

Bien que de nombreuses personnes écoutent du chant grégorien pour des raisons et dans des contextes fort divers, il s'agit néanmoins du chant liturgique officiel de l'Église catholique. Chanté *a capella* et à l'unisson – c'est-à-dire sans harmonisation – il vise à mettre le texte à l'avant-plan.

➤ neumz.com/fr/francais/



Nectaire, l'homme de Dieu

Grande sensation dans l'univers cinématographique chrétien, *L'homme de Dieu*, œuvre de la cinéaste serbe Yelena Popovic, a fait l'objet d'une représentation confidentielle dans les salles de cinéma du Québec. Le film raconte l'histoire étonnante de l'homme d'Église Nectaire d'Égine, reconnu comme saint dans l'orthodoxie.

C'est en lisant une biographie de Nectaire en 2012 que la réalisatrice Yelena Popovic, alors récemment revenue à la foi orthodoxe de son enfance, est touchée pour la première fois par l'histoire de l'évêque d'Égine.

Figure d'autorité dans la hiérarchie, Nectaire subit rapidement dans son parcours une certaine forme de persécution, alors qu'il est retiré de ses fonctions pour des motifs qui ne lui sont pas communiqués. On découvre à l'écran un homme d'une grande sainteté qui, en dépit des embûches, a mené une vie sobre et fructueuse.

➤ Pour consulter la critique de notre collaborateur André LaRose, rendez-vous sur le-verbe.com/culture/homme-de-dieu.

➤ manofgodthemovie.com/

AU SEUIL DES CERTITUDES

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Dans l'entrevue généreusement accordée à notre collaboratrice Émilie Théorêt, l'essayiste Mathieu Bélisle (en couverture) parle de la foi comme d'une réalité indissociable du doute.

Souvent à juste titre, on se méfie des fondamentalistes qui, pleins de leurs certitudes, écrasent leur vis-à-vis à coups de doctrines et d'injonctions morales.

Croire? D'accord. Croire avec certitude? Trop présomptueux. D'autant plus que ça obligerait presque à communiquer l'objet de la croyance.

DE NOUVELLES CROYANCES

Il y en a pourtant, des choses en lesquelles nous croyons dur comme fer. L'importance d'économiser pour la retraite, la suprématie de la santé dans la pyramide des biens fondamentaux, les bienfaits du jogging, les joies du sexe sans limites, l'excellence incontestable des smoothies aux légumes verts...

Il nous arrive même de propager ces « bonnes nouvelles » à qui veut bien les entendre... et même parfois à ceux qui s'en passeraient trop bien.

La foi est-elle donc foncièrement liée au doute? J'en doute.

Je me verrais mal expliquer à mes enfants qu'il y a peut-être un Dieu qui les aime, ou peut-être pas; qu'il a un fils, Jésus, qui a été crucifié par amour pour le genre humain, ou qui est mort d'un ulcère après une vieillesse tranquille en Galilée, qui sait?

J'incline plutôt à embrasser cette autre affirmation de l'auteur de *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, lorsqu'il avance que la foi est « fidélité à une espérance ». Là, on jase.

Au-delà d'une tournure poétique qui n'aurait pas déplu à Péguy, cet étonnant crédo a l'heur de tourner nos regards vers le haut et de nous placer dans une posture d'accueil de la grâce qui vient à nous et non de conquête performative de la croyance.

CULTURE DE VIE

Quelques pages plus loin, le coup de gueule de Valérie Laflamme touche le sujet délicat de l'avortement, mais plus largement de la « culture de la vie » promue par l'Église catholique.

À l'aube du scrutin québécois, il n'est peut-être pas inopportun de souligner en quoi – au-delà des caricatures – consiste défendre la vie humaine, spécialement dans ses formes les plus vulnérables.

Regardons de plus près. Il y a fort à parier que, durant la campagne électorale, on va encore s'entredéchirer mutuellement jusqu'à l'épuisement sur le chiffre magique du seuil raisonnable d'immigrants que la société québécoise peut accueillir chaque année. Cette question des seuils, aussi passionnante soit-elle, en éclipse toutefois une autrement plus profonde, dont la réponse rendrait caduque l'inquiétude migratoire qui plane.

Comment redonner à un peuple assez d'amour, de foi et d'espérance – ou, pour reprendre l'expression de Bélisle, de « fidélité à une espérance » – pour qu'il désire transmettre la vie reçue?

Élucider ce mystère nous aiderait alors à cesser de considérer les nouveaux arrivants comme les bouche-trous de nos problèmes démographiques, la panacée à la pénurie de main-d'œuvre ou la pièce manquante dans une chaîne de production brisée. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.



Dina Bélanger

1897-1928

Dina Bélanger – en religion Marie Sainte-Cécile de Rome – naît à Québec en 1897. Religieuse, mystique et musicienne de grand talent, elle mène une existence dont la brièveté n'a d'égale que l'intensité.

Inspirée par la vie et le témoignage de sainte Thérèse de Lisieux, qui meurt en l'année de sa naissance, Dina partage avec cette dernière une vie intérieure intense dont elle a fait le récit et un décès prématuré causé par la tuberculose.

Après un parcours scolaire marqué par son caractère studieux et un don particulier pour le piano, Dina poursuit sa

formation musicale dans une grande maison new-yorkaise, l'Institute of Musical Art, aujourd'hui la fameuse école Juilliard.

De retour au Québec, elle se produit en concert et apporte son soutien à diverses œuvres de charité. Assez rapidement toutefois, une vocation religieuse se fait sentir. Elle entre au couvent en 1921 chez les religieuses de Jésus-Marie, et fait sa profession en 1923.

Affectée au couvent de Saint-Michel-de-Bellechasse, une école pour jeunes filles administrée par sa congrégation, elle y enseigne la musique. Elle contracte la tuberculose, maladie qu'elle combat

pendant cinq ans avant d'en mourir en 1929, âgée de 32 ans. En 1988, le couvent change de nom: il devient le Collège Dina-Bélanger, un établissement toujours bien vivant.

En 1993, plus de soixante ans après le décès de la bienheureuse, le pape Jean-Paul II préside à la béatification de Dina Bélanger.

Enfin, l'année 2022 marque le 125^e anniversaire de naissance de Dina. De nombreuses activités sont organisées, notamment par le Centre Dina-Bélanger, pour en souligner l'importance. ■

✚ jesus-marie.ca/centre-dina-belanger/

AIMER SANS MESURE

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Juillet 1979, tout le Québec est sous le choc. Gilles Pimparé et Normand Guérin viennent d'assassiner deux adolescents sur le pont Jacques-Cartier: Chantale Dupont, 15 ans, et Maurice Marcil, 14 ans. Après avoir été agressés et étranglés, ils sont jetés vivants 50 mètres au-dessus du fleuve et meurent noyés. Le double meurtre est si brutal que des journalistes qualifient ce crime d'impardonnable.

Mais les Québécois sont encore plus choqués quand, quelques jours plus tard, les parents de Chantale déclarent pardonner aux meurtriers de leur fille. Ils étaient en train de prier un *Notre Père* quand ils ont été touchés au cœur par la supplique: «Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés.»

Si l'injustice suscite l'émoi, la miséricorde dérange souvent plus encore. Elle répugne à l'esprit matérialiste et capitaliste, parce qu'elle refuse de voir le monde uniquement en termes de quantité et de mérite, auxquels elle préfère la qualité et la gratuité. Comme le dit si bien saint Augustin: «La seule mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure.»

TROIS DEGRÉS DE L'AMOUR

Selon saint Thomas d'Aquin, aimer, c'est-à-dire vouloir le bien de l'autre, peut se réaliser à trois degrés. Le premier se nomme «justice». Elle consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, selon la stricte logique du mérite. Des parents subviennent aux besoins de leurs enfants, un patron verse le salaire à ses employés. C'est la base de l'amour que d'être juste.

Le second se nomme «libéralité». Elle consiste à donner gratuitement plus que ce qui est dû, sans considération pour le mérite. Des parents

offrent des cadeaux à leurs enfants, un patron accorde un boni à ses employés. C'est le corps de l'amour que d'être généreux.

Le troisième se nomme «miséricorde». Le miséricordieux pardonne malgré ce qui est dû, au-delà du démerite. Des parents accueillent dans leur maison des enfants ingrats, un employeur rembourse la dette d'un employé qui l'a volé, un ami renoue avec celui qui l'a trahi. C'est la fine pointe de l'amour que d'être miséricordieux.

L'inégalité dans la miséricorde est inversée: ce n'est plus le mal, mais le bien qui est en dette.

Pour le philosophe Edgar Morin, le pardon est «un pari sur la régénération de celui qui a failli, un pari sur la possibilité de transformation et de conversion en bien de celui qui a commis le mal».

UN PARI ÉTHIQUE

Douze ans après le meurtre de leur fille, le couple Dupont est allé rencontrer pour la première fois Normand Guérin, toujours incarcéré. La scène a été filmée à l'occasion du bouleversant documentaire de Denis Boivin sur le pardon. À la fin, ils s'embrassent tous les trois. Le père de Chantale dit en pleurant: «C'est le plus beau jour de ma vie.»

Plusieurs autres visites en prison suivront. Une relation quasi filiale naîtra entre eux. Il y a quelques années, monsieur Dupont a même confié à une journaliste: «C'est comme s'il était notre fils. Est-ce qu'on peut l'écraser? Le haïr? Non. Aimer au-delà de l'offense, c'est ça, pardonner.»

La miséricorde, c'est l'amour vainqueur du refus de l'amour. ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf et de l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.

Le skieur de la nuit

Discussion avec l'essayiste Mathieu Bélisle

Émilie Théorêt

emilie.theoret@le-verbe.com

Photo de Maxime Boisvert

Enseignant en littérature au Collège Jean-de-Brébeuf, membre de l'équipe de rédaction de la revue *L'Inconvénient* et essayiste, Mathieu Bélisle s'est imposé ces dernières années comme figure incontournable du paysage culturel québécois. Nous l'avons rencontré pour discuter de ses ouvrages et des « questions essentielles » qu'ils soulèvent.

Pour bien saisir le portrait de Mathieu Bélisle, il faut d'abord tracer les contours d'un homme généreux: un homme désireux de communiquer sa pensée, son cheminement, mais dans une ouverture à l'autre, à son expérience personnelle, à son humanité. Mathieu Bélisle carbure aux discussions. Il aime visiblement échanger, avec l'humilité de celui qui se livre, en même temps qu'il s'éveille à l'inconnu.

C'est dans cette perspective que l'on peut appréhender sa démarche d'écriture. Voilà à peine cinq ans que l'essayiste a publié *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*.

Deux autres essais sont sortis depuis, *L'Empire invisible* (2020) et *Ce qui meurt en nous* (2022). Cette production soudaine, il la relie lui-même à une expérience personnelle qui l'a affronté à sa propre mort, au tournant de la quarantaine. C'est aussi à cette époque que l'essai s'est imposé à lui: l'essai comme genre littéraire majeur, l'essai comme projet de vie.

L'ESSAI

Mathieu Bélisle se décrit lui-même comme l'héritier de Pierre Vadeboncœur



(1920-2010), ce grand syndicaliste et essayiste québécois. Vadeboncœur a certainement contribué à donner à l'essai ses lettres de noblesse, mais il offre aussi l'exemple d'une publication au rythme soutenu, comme des cailloux semés sur le chemin d'une vie.

En outre, l'essai constitue certainement un genre qui force l'humilité en ce qu'il demande de se livrer sans les artifices de la fiction ou les complexités langagières de la poésie. D'ailleurs, *Ce qui meurt en nous* marque un changement dans l'écriture de Bélisle: ce dernier livre est beaucoup plus personnel et introspectif. Il s'agit d'une proposition «hors série», comme le dit son auteur, écrite sans beaucoup de recul, dans le vif de l'expérience pandémique.

Ce n'est certainement pas un hasard si, au même moment, Bélisle signe la préface de la récente réédition des *Deux royaumes* de Vadeboncœur. Cet ouvrage devenu introuvable marque un tournant dans la pensée et l'écriture de l'ancien syndicaliste: c'est là où il assume pleinement son individualité et son intériorité, là aussi où il refuse l'idéal québécois réduit au monde du visible. Mathieu Bélisle le commente ainsi dans sa préface:

«[Vadeboncœur] cherchait plutôt à tendre un fil que la majorité de ses contemporains avaient rompu, délibérément ou non, le fil qui reliait un Royaume à l'autre, l'ici-bas à l'au-delà, il cherchait à se remettre en chemin sur ce fil, à se placer sur cette "ligne du risque", comme un funambule sur la corde tendue au-dessus du vide, il comprenait que la vérité, la plénitude auxquelles il était si attaché se trouvaient sur ce chemin peu fréquenté, dans la tension et le va-et-vient entre les pôles. [...] Il s'agissait simplement de ne se priver d'aucune ressource, de ne refuser aucune question, de tout accueillir et tout comprendre, le proche et le lointain, le nouveau comme l'ancien.»

L'EXIGENCE D'UNE VIE INTÉRIEURE

Mathieu Bélisle le dit souvent, ses parents étaient les gens d'un seul livre (la Bible), alors qu'il a voulu, lui, être l'homme de tous les livres. Son père était pasteur, lui enseigne la littérature au cégep. Ce parallèle n'est pas anodin. Certes, le fils opère une rupture par rapport à la foi de ses parents, mais il conserve néanmoins un fort sentiment de ce qui lui manque, le besoin d'un absolu et une quête de plénitude.

Mathieu Bélisle confie n'avoir jamais eu un tempérament de croyant. En même temps, il dit l'être par la force des choses, dans la mesure où, pour lui, la foi est liée à l'espérance.

«En comprenant que je n'étais pas un croyant ou de peu de foi, j'ai compris ce qui me manquait. Le défaut de notre conception de ce qu'est la foi, c'est [que c'est] compris comme une certitude, une sorte de roc inébranlable et qui au fond est inaltérable et ne peut être atteint par rien. Ce n'est pas ça. La foi, c'est la fidélité à une espérance.» Pour lui, «à partir du moment qu'on comprend ça, on comprend que le doute est indissociable de la foi, que l'incertitude est indissociable de la foi».

Devant son manque et son insuffisance, il ressent le besoin de tout s'expliquer. Conscient de ses propres limites humaines, il oriente sa quête vers tout ce qui le dépasse, dans une constante tension entre l'idéal et le sentiment d'incapacité.

En faisant référence à Pascal, il dit: «J'aime l'idée que le grand paradoxe de l'être humain [est] que, dans un être aussi petit, on ait pu placer des idées aussi grandes et un sens aussi puissant que l'infini.»

C'est là toute son exigence que de se mesurer à ce qui est plus grand que soi. Il l'explique bien quand on lui demande à son tour ce qu'il désire léguer à ses enfants:

«Ce qui est important de donner à mes filles, c'est le besoin d'un dépassement, le besoin d'une transcendance. Le besoin de [leur] dire: la vie n'est pas seulement ce que vous en voyez ou ce que vous en connaissez, il y a plus, il y a mieux. Et ce mieux, c'est un sens de l'exigence qui n'est pas ou qui peut être de l'ordre d'un dépassement performatif, mais c'est beaucoup plus que ça. C'est de cultiver une curiosité, une ouverture et un désir de connaître ce qu'on ne connaît pas, ce qu'on ne comprend pas.»

LES VÉRITÉS DÉSAGRÉABLES

La conséquence pour l'essayiste qui prend la mesure du «déficit de transcendance» de son époque, c'est qu'empruntant nécessairement des chemins de plus en plus intérieurs, en direction de ce qu'il ressent comme un manque, il en vient à assumer de plus en plus son individualité par rapport à la collectivité. On le remarquait déjà dans *Bienvenue*, mais cela semble encore plus vrai dans *Ce qui meurt*: Mathieu Bélisle

« La foi,
c'est la
fidélité
à une
espérance. »

ose des constats dérangeants au sujet de la société québécoise.

Il n'est pas facile d'être porteur de «vérités désagréables», qui «rompent avec l'unanimité», pour reprendre les expressions qu'il utilise dans sa préface pour parler de son mentor. Cela comporte un risque, car toute écriture appelle un lecteur. L'écrivain a besoin de l'Autre pour sortir de lui-même. En ce sens, le principal risque encouru est le rejet ou l'incompréhension. Cependant, plus l'écrivain se découvre, plus, paradoxalement, l'existence personnelle de la prise de parole s'accroît.

En publiant *Ce qui meurt*, l'essayiste ressentait un sentiment d'urgence. Il reconnaissait toutefois le risque de ne pas être entendu, voire d'être vertement critiqué. Comme il le souligne dans son essai, l'espace du dicible en période de crise est considérablement réduit. La démocratie même se révèle des plus fragiles. C'est pourquoi l'essai a été publié un an après son écriture, au moment où les tensions sociales s'assouplissent et où la parole devrait reprendre lentement ses droits.

LES QUESTIONS ESSENTIELLES DONT ON NE PARLE PAS

L'écrivain affronte notamment ce que la pandémie aura révélé de la société québécoise, soit son rapport de déni avec la mort. Car au «pays de la vie ordinaire», on ne s'occupe que de l'horizon prosaïque des choses et on nie la part transcendante de la vie humaine. Ce qu'il écrivait déjà en 2017 a aujourd'hui une portée plus dramatique, se concrétise de manière inquiétante en période d'incertitude.

De façon générale, l'une des choses que l'intellectuel reproche à ses concitoyens québécois, c'est d'avoir rejeté la richesse d'un contenu en même temps que d'avoir rejeté la religion.

«Pour moi, la religion, c'est la rencontre entre les questions essentielles et une organisation politique structurée. Mais à partir du moment qu'on défait l'organisation politique structurée, les questions essentielles restent. Mais là, nous, ce qu'on a fait, c'est qu'on a pensé qu'en défaisant ça on enlevait tout. Mais les questions essentielles sont restées.»

Voilà le reproche et aussi le défi auxquels nous confronte Mathieu Bélisle: serons-nous capables d'affronter ces questions essentielles qui sont celles de la souffrance et de la mort, notamment? Ces questions qui se précisent dans *Ce qui meurt*, la pandémie les aura fait ressurgir avec violence, mais nous avons préféré les ignorer.

Or, la souffrance et la mort font partie de l'expérience de la vie, nous dit Mathieu Bélisle. Une tradition philosophique qui remonte à l'Antiquité soutient même que, pour comprendre le sens du bonheur, il faut d'abord en être privé. À ce sujet, il est intéressant de rappeler que, comme beaucoup d'autres écrivains et chercheurs de sens, Mathieu Bélisle a commencé son aventure dans l'écriture par un séjour à l'hôpital. Il affirme d'ailleurs que, «pour être heureux et être humain, il faut avoir vécu des choses dures qui nous font aimer la vie ou nous la font comprendre, chérir». Il ajoute immédiatement: «Mais on ne parle pas de cela, c'est comme si ça n'intéresse personne, comme si on vivait dans un monde où la souffrance est quelque chose d'innommable.»

Nommer, voilà ce que Mathieu Bélisle propose.

LUEUR DANS UNE NUIT SANS LUNE

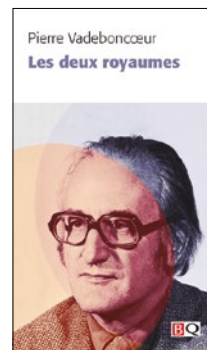
À la toute fin de son dernier essai, l'écrivain termine par un morceau plus lyrique, plus lumineux. C'est peut-être à ce moment aussi (ainsi que dans l'avant-propos) que le lecteur entre au plus loin dans l'esprit de l'auteur.

«Je ne connais rien de plus heureux qu'une promenade en ski de fond lors d'une nuit sans lune, où je découvre chaque fois que la lumière de la neige, discrète, ne m'a pas oublié, que chaque flocon a conservé quelque chose du soleil de la journée, exactement comme les lucioles en été, que cette neige luit encore, qu'elle trace mon chemin, me permet de mesurer l'épaisseur des ténèbres.»

Oui, Mathieu Bélisle est ce skieur de fond qui, empruntant le sentier indiscernable, dans l'obscurité du soir venu, cherche à capter la lumière que reflètent tous ces flocons de neige tombés du ciel. ■



Mathieu Bélisle,
Ce qui meurt en nous,
Montréal, Leméac, 2022,
144 pages.



Préface de Mathieu Bélisle dans
Pierre Vadeboncoeur,
Les deux royaumes,
Montréal, BQ, 2022, 227 pages.

REPORTAGE



Prendre la fragilité à la racine

LA FERME
BERTHE-ROUSSEAU,
À DURHAM-SUD

**DANS LE CENTRE-DU-QUÉBEC SE TROUVE UN LIEU OÙ IL FAIT BON
METTRE SA VIE EN JACHÈRE. À LA FERME BERTHE-ROUSSEAU DE
DURHAM-SUD, ON LAISSE DERRIÈRE SOI LE CHAOS URBAIN ET MENTAL
POUR CULTIVER LA TERRE, S'OCCUPER DES ANIMAUX ET VIVRE
ENSEMBLE, TOUT SIMPLEMENT. POUR UN MOIS, DEUX... PARFOIS SIX,
ON PRENDRA LE TEMPS NÉCESSAIRE POUR SE RESTAURER.**

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos de Jean Bernier

C'est une parfaite journée d'été, à l'air de la campagne. Sur les lieux, l'atmosphère est paisible. Les quatre résidents actuels et les intervenants en profitent, ils jouent à la patate chaude. Ici, on apprend à savourer la grâce des temps libres.

Louis-Félix Valiquette (photo p. 13), président du conseil d'administration, discute avec une habituée, de passage en quête de vie communautaire. Il s'interrompt et nous accueille chaleureusement sur cette terre de 16 hectares où volètent des poules en liberté et butinent des abeilles qui fabriquent le miel dégusté à la ferme.

À l'ombre d'un chêne et d'un érable argenté plantés il y a trente ans, Louis-Félix m'explique que la beauté des lieux a son rôle à jouer dans le rétablissement des résidents. Mais dans ce cadre enchanteur, il y a plus. Et en tant qu'ancien résident, il l'a lui-même expérimenté.

LA FORCE DANS LA FRAGILITÉ

Les situations des personnes accueillies couvrent un large éventail, mais ont en commun la fragilisation de la

santé mentale. Un deuil amoureux, un épuisement professionnel ou plus directement des problèmes liés à un diagnostic en santé mentale : plusieurs raisons justifient une pause lors d'un épisode de vie difficile.

« Les résidents, nous les avons toujours appelés les fragilisés. La société dans laquelle on vit ne nous permet pas de vivre cette fragilité. Ici, on leur dit : « Viens la vivre entièrement. » La ferme, c'est un lieu où la fragilité est appelée à devenir une force. Mon anxiété que je vivais tous les jours, ici, j'ai accepté le fait qu'elle ne me quittera pas. J'ai appris à l'appivoiser », nous raconte Louis-Félix, qui a fait un passage il y a sept ans.

Il est devenu technicien en milieu naturel et responsable de la pastorale jeunesse et de l'environnement à Saint-Jean-de-Longueuil, et on sent bien que la ferme a joué un rôle significatif dans sa vie.

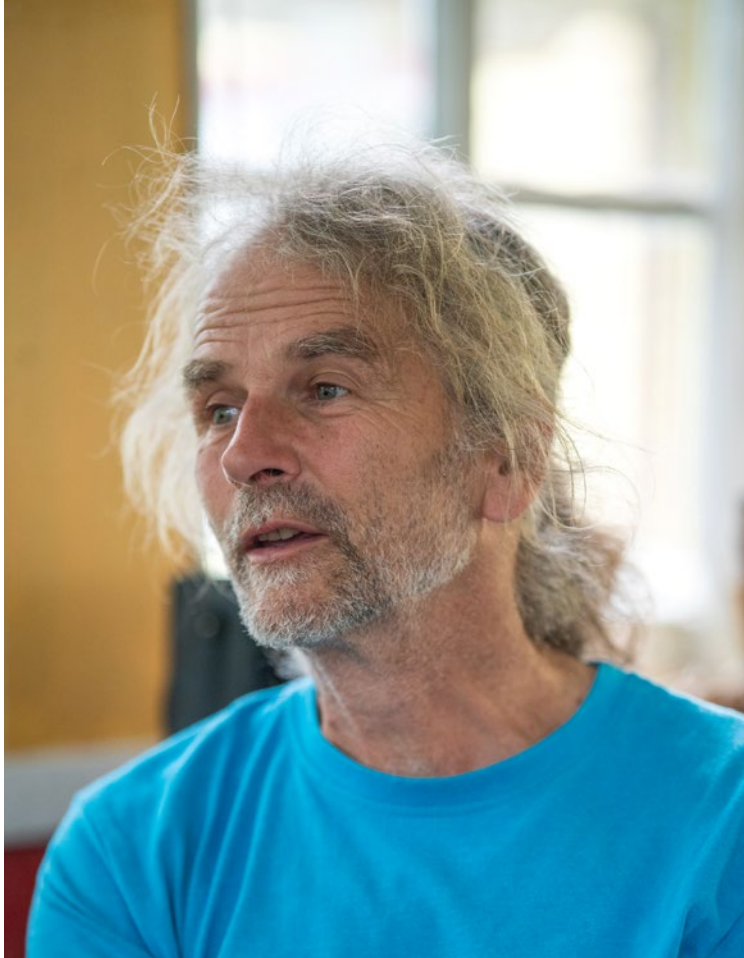
Il se souvient de certaines nuits où l'anxiété était à son comble. La seule présence des animaux suffit alors à l'apaiser. « L'anxiété, ça se vit corporellement. Ici, j'avais le temps d'écouter ce qui se passait en moi », se souvient Louis-Félix.

Coline Ferroussier, elle, est la coordonnatrice de ce milieu de vie depuis un an. L'éducatrice spécialisée accueille les résidents, veille au bon fonctionnement de la maison, établit les règles de vie et assure des suivis individuels. Elle juge que la ferme répond à un besoin difficile à combler par les ressources actuelles en santé mentale.

« Il y a beaucoup de gens qui arrivent des services psychiatriques, nous confie Coline. Mais au moment d'en sortir, ils n'ont pas trouvé d'endroit où aller, ou ils ne sont pas prêts à retourner en logement seuls. J'ai entendu plusieurs personnes me parler de leur expérience en psychiatrie, axée sur la médication et les diagnostics. À la ferme, notre approche est plutôt centrée sur ce qu'ils aiment, leur contribution dans le groupe, sur qui ils sont, en fait. Ils découvrent une autre vision d'eux-mêmes et repartent plus confiants. »

CULTURE COMMUNAUTAIRE

De l'ail, des poireaux, des tomates, du concombre, de l'aubergine, des poivrons, des patates douces, des



pois... Le quart de la production du jardin sert à nourrir les gens de la ferme. Le reste est distribué à travers deux organismes de la région de Montréal.

«On est en train de développer un projet pilote: l'agriculture soutenue par les donateurs. On reçoit des dons pour livrer des légumes dans deux centres d'hébergement à Montréal: un pour les jeunes en risque d'itinérance, et un autre pour les femmes battues. Des jeunes des refuges sont déjà venus ici, alors il y a un lien qui se crée dans les deux sens. On veut agir selon nos valeurs, tout en ayant un revenu pour nous assurer une stabilité financière», m'explique Clarisse Thomasset, la coordonnatrice agricole.

Tous les matins, ils se rencontrent en groupe pour échanger sur leurs humeurs et se répartir les tâches. Les uns viennent ensuite travailler au jardin pendant que les autres nourrissent les animaux, cuisinent ou participent aux rénovations de la maison.

Dans les tâches concrètes et les contextes informels se cultivent les échanges les plus authentiques. C'est aussi là que les succès comme les échecs sont les plus formateurs.

«Le créneau de la ferme est d'accueillir des gens qui ont commencé à s'en sortir et qui veulent se solidifier. Les succès peuvent être très faciles, mais significatifs. Le matin, tu désherbes une allée qui n'est pas belle, mais, à la fin de la journée, elle le devient. Et il y a aussi des échecs. On a des récoltes qu'on perd, mais la vie continue, observe Clarisse. Ça nous apprend à travailler avec les moments difficiles aussi, à les vivre ensemble et à nommer ce qu'on ressent.»

UNE PETITE CROIX COLORÉE

L'entrée de la maison centenaire, jaune tournesol, est surmontée d'une cloche. Quand on franchit le pas de la porte, on remarque une petite croix colorée accrochée dans la véranda. Dans la cuisine, un portrait de saint

Ignace, fondateur des Jésuites, orne un des murs. Autant de signes qui rappellent les origines chrétiennes de la ferme. Pour Louis-Félix, c'est l'exemple de vie d'un des fondateurs, Martin Couture (photo de gauche, ci-dessus), et sa spiritualité enracinée dans le concret de la vie quotidienne qui ont contribué à restaurer sa propre foi.

Martin a fondé le projet avec le jésuite Michel Corbeil, il y a 30 ans. Alors engagé dans les luttes pour la justice sociale en Amérique latine, il constate que la pauvreté des pays développés est différente, qu'elle s'exprime par la solitude. De là naît en lui le désir de fonder un lieu communautaire pour accueillir des gens sans liens, sur une terre que Michel acquiert grâce au legs d'une de ses tantes, Berthe Rousseau.

«La situation n'a pas changé depuis, à l'exception qu'à l'époque, c'était plus facile pour les gens de vivre en communauté. C'était pour eux un moins grand choc de venir vivre ici», remarque Martin, qui a vécu



plusieurs années à la ferme avec sa famille et qui y a été impliqué durant 25 ans.

La spiritualité ignacienne a été un phare pour Martin à travers ces années de don de soi, que ce soit dans les tempêtes du manque de financement, des mésententes dans l'équipe ou du défi que représente l'accompagnement des personnes souffrantes.

«Quand il fallait prendre une décision, la responsable nous rappelait: "Est-ce qu'on s'entend qu'on veut faire la volonté de Dieu?" Quand on voyait qu'on avait un but commun, ça nous apaisait. C'était aussi une question de foi et pas seulement de faire des choix basés sur un calcul logique. C'était un appel radical à suivre», se souvient Martin.

LA BONNE INTENSITÉ

La cloche sonne. Elle annonce le repas en communauté. Quelques légumes du jardin passent de la

terre à la table. On fait circuler les assiettes, il y en a pour tous. On parle d'un bout à l'autre de la table, on s'es-claffe. Puis, moment de silence. Le responsable du diner récite la parole choisie pour ce jour: «Celui qui donne du parfum en a encore dans la main.»

En me servant un peu de salade, Louis-Félix rebondit sur ce qu'il vient d'entendre. Il me parle de ses inquiétudes, de son espoir de voir la mission surmonter une crise financière, dans l'attente de subventions, de donateurs. La précarité comme le don ont toujours été au cœur de la mission, et ça continue de plus belle.

À table, on parle à cœur ouvert. Des larmes jaillissent. C'est la dernière journée de Caroline, une bénévole, émue. Laurianne, une résidente de la ferme depuis un mois, lui prend la main. Elle est assez volubile. Pourtant, il y a un mois, elle aurait eu trop honte de raconter pourquoi elle est ici, de parler ouvertement de son trouble de personnalité limite.

«On vient ici pour prendre une pause, mais en même temps, c'est tellement intense, mais c'est une intensité qui fait du bien et guérit. Pas l'intensité qui rend malade, qui stresse. J'étais souvent en centre de thérapie au début, mais ensuite, je me retrouvais toute seule dans mon appart', pas mal toute la semaine. Le travail sur soi, ici, ce n'est pas 24 heures sur 24, mais presque. Tu apprends à te connaître, à nommer tes émotions. J'ai réalisé l'impact positif que ça avait de donner une chance à ça, de l'essayer et de le vivre», nous témoigne Laurianne.

PAS DE LIVRABLES

Après le copieux repas, on se rend à l'étable pour sortir les chevreux. Cet animal grégaire qui aime les promenades est tout désigné pour aider les résidents à réapprendre la joie de la simplicité. Dans les hautes herbes, Laurianne marche avec eux, comme après tous les diners.

À la ferme, les résidents goutent un heureux mélange d'encadrement et de liberté. Le principe à la ferme, c'est de trouver l'équilibre entre le travail et le repos. Apprendre à recevoir et à donner, tout en posant ses limites.

«Dans la vie, il faut que tu sois efficient, qu'il y ait des livrables. Ici, la seule chose qui compte est de prendre soin de toi. Les séjours sont de minimum un mois, parce que ça prend quand même du temps pour que des changements s'opèrent», soutient Louis-Félix, escorté par le troupeau de bêtes.

Lorsque nous revenons à la grange, je constate que nous n'avions pas encore regardé l'heure. C'est déjà le temps de repartir, dans la joie d'avoir participé au repos de ceux qui en ont besoin. ■

📍 monde.ca/cbr

A portrait of Ivanka Galadza, a woman with dark hair, wearing a dark blue button-down shirt, sitting on a yellow chair. In the background, there is a white wall with a small framed picture of a bear and some colorful books on a shelf. The right side of the image has a yellow background with text.

PORTRAIT

L'art au service de la paix

**Ivanka Galadza, artiste
canado-ukrainienne**

Marie-Jeanne Fontaine
marie-jeanne.fontaine@le-verbe.com

L'émotion est forte lorsque je rencontre Ivanka Galadza, artiste canado-ukrainienne. Quelques larmes ravalées discrètement, signe visible que le bon Dieu est là. Pendant notre entretien, conduit en anglais, je confonds sans cesse les mots *peacemaker* et *pacemaker*. Grommèlement intérieur. Les deux mots ne sont peut-être pas si éloignés l'un de l'autre, au fond. Les artisans de paix comme Ivanka font bien battre le cœur du monde. Parfois à bout de bras.

Ivanka est une illustratrice ukrainienne catholique de rite byzantin. Ses grands-parents ont quitté l'Ukraine pour l'Amérique du Nord au cours de la Seconde Guerre mondiale. Ils étaient des réfugiés, exilés de leur terre natale pour des raisons semblables à celles qui alimentent l'actuel vague issue du même pays.

Diplômée de l'Université Concordia en gravure, la jeune femme travaille depuis plusieurs années sur un projet de roman graphique qui aborde l'Holodomor, cette grande famine provoquée au caractère génocidaire qui a frappé l'Ukraine sous la gouverne de Staline dans les années 1930. Ivanka n'aurait jamais cru que les images qu'elle crée, tirées des mémoires douloureuses du peuple ukrainien, redeviendraient la réalité en 2022. «Je suis vraiment plongée dans cette atmosphère de guerre et de génocide. Ce n'est pas quelque chose que j'aurais cru voir de toute ma vie. J'ai toujours entendu l'histoire par mes grands-parents et d'autres familles ou des amis survivants de ce pan de l'histoire de l'Ukraine.»

Pour cette artiste ukrainienne, ces illustrations sont passées d'un projet à une «nécessité». «Cela vient tout simplement de mon cœur...»

Artisane d'espérance

«Récemment, j'ai eu une conversation avec une femme arrivée d'Ukraine il y a quelques mois. Sa famille est toujours là-bas. Je me souviens de lui avoir parlé de mon art et d'avoir essayé de lui dire quelque chose du genre: "Tu sais, nous avons à nous rappeler que chacun d'entre nous est un être humain, peu importe ce que nous faisons." Et cette personne m'a répondu: "Non, en ce moment, je ne crois pas que ces personnes... – elle parlait des soldats russes – qu'un être humain puisse commettre de pareils gestes."»

Elle est frappée de plein fouet. «Émotionnellement, je comprends d'où elle vient. Je comprends ce sentiment de ne pas vouloir voir ton ennemi comme un être humain.» Pourtant, une profonde conviction que l'issue de chaque vie humaine est la rédemption demeure ancrée dans sa foi.

«Cela m'a rappelé à quel point l'art peut porter la paix.»

«Avec le travail de l'art, on peut représenter cette forme d'harmonie à laquelle on aspire, sans mot, en espérant que cela inspire les gens à voir qu'il y a de l'espérance... C'est dur à expliquer! C'est ce pour quoi je suis une artiste visuelle et non une écrivaine!» Rires.



Un discernement artistique

Ivanka vit tout un discernement à travers sa démarche artistique, qu'elle veut à la fois «pacifique» et «aidante». Il y a ce qu'elle exprime pour elle-même et ce qu'elle partage aux yeux du monde. Si une œuvre peut être «une bénédiction» pour ceux qui la reçoivent, une autre peut être le fruit d'une «impulsion» dans laquelle on déverse sa colère et sa frustration. Cet art «confrontant» n'est pas sa tasse de thé.

«Je crois qu'il y a une différence entre [pratiquer] l'art thérapie et être une artiste qui produit et partage avec le monde. Tout n'a pas besoin d'être public. Je pense que, particulièrement en tant que catholique, il y a ce discernement

d'autant plus aiguisé qu'il faut avoir. On ne peut pas *splasher* tout bonnement sur quelqu'un.»

Faire mémoire? Oublier? Pardonner? Tout cela n'est pas si simple. Ivanka croit que l'art est une voie possible vers une mémoire «plus digeste».

Me partageant une phrase qui l'inspire profondément, elle ajoute: «Tu sais, la mémoire est vraiment importante, particulièrement durant les temps de guerre. Je pense que c'est ma manière à moi de commémorer ce qui se passe.»

«J'aime cette idée de changer la formule "artisan de paix" [NDLR: dans l'évangile des Béatitudes, Mt 5,9] en "artisan de pardon". Je pense que c'est vraiment

pertinent, spécialement par rapport au conflit en Ukraine. Le pardon, parfois, ne peut pas venir de soi-même. Nous avons à demander à Dieu de pardonner à travers nous.»

Elle le vit dans son processus d'illustration. «Lorsque je crée quelque chose, j'espère et je prie pour que Dieu fasse son œuvre à travers cette création, qu'il touche le cœur des gens. Je ne peux pas contrôler la réaction que les gens auront, mais je donne tout cela à Dieu et j'espère que les personnes seront touchées ou influencées par le respect, la dignité, l'espérance.»

«C'est, d'une certaine manière, ma contribution au monde.»





spécialement avec l'histoire du Québec. Mais j'ai toujours trouvé qu'il y a cette connexion naturelle entre le Québec et le catholicisme lorsqu'on redécouvre cela d'une manière sereine. »

Elle a grandi au milieu des icônes, une caractéristique de la tradition liée au rite byzantin. Tout heureuse, elle se lève et prend le temps de m'en montrer quelques-unes qui ont marqué sa vie et sa foi. Parmi elles, une représentation de la Nativité du Christ, en forme d'ovale comme l'œuf de Pâques, si important dans la culture catholique ukrainienne, un symbole de la vie nouvelle et du Christ sorti du tombeau. C'est un cadeau de son frère, sans auteur; dans la tradition, les icônes sont réputées être l'oeuvre de Dieu, on ne prend pas de crédit. Une autre, d'une iconographie contemporaine, Ivanka Demchuk, représente la vie cachée du Christ à Nazareth. Alliance magnifique entre les détails contemporains, la table, la lessive, et l'art traditionnel des icônes.

« Je crois que cela m'inspire à ne pas compliquer mon propre art, à rester dans la simplicité de la vie », conclut-elle en relevant les yeux. Ivanka n'a pas fini de toucher les cœurs avec son crayon ou son sourire. Même si la paix n'est pas gagnée en Ukraine ni dans son propre cœur, c'est ce qu'elle demande à Dieu pour qui « il n'y a pas de trop grande espérance ». ■

Culture d'icônes

Ivanka s'intéresse particulièrement à la relation entre art et culture. Elle-même a reçu un fort héritage culturel. Elle parle d'ailleurs couramment l'ukrainien, même si elle est immigrante de troisième génération.

« Ma culture est d'autant plus profonde lorsque j'y incorpore la foi. Ma foi est aussi plus forte lorsque je sais que je peux l'exprimer comme l'ont traditionnellement fait ceux de mon peuple. Je crois que c'est un thème difficile à explorer,

✚ Five Stalks of Grain, le roman graphique auquel elle collabore, sera publié en novembre 2022.

✚ Pour retrouver ses œuvres ou se les procurer (tous les fonds amassés sont destinés à des œuvres de charité) :

dosiedraws.com/prints

projectsunflowerukraine.com/

UNE « CULTURE DE LA VIE » ?

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Comme la plupart des femmes, j'ai déjà pensé à ce que je ferais s'il m'arrivait d'être enceinte. À l'aube de la vingtaine, j'aurais vécu une grossesse non planifiée comme une tragédie et aurais possiblement choisi d'avorter.

Aujourd'hui mère, je suis convaincue que l'enfant que j'ai porté constituait, dès sa conception, une vie humaine que je devais protéger.

On dira que cette idée est fondée sur des croyances religieuses plutôt que sur la science. Cependant, l'histoire nous montre comment le statut de personne a pu être octroyé, ou refusé, en fonction de l'ethnie, du sexe, de l'état de santé... ou de l'âge.

UN CŒUR QUI BAT

Malgré ces considérations, la révocation de l'arrêt *Roe v. Wade* m'a laissé un goût amer. Je me méfie des gens qui se préoccupent des battements de cœur des fœtus, mais pas de ceux des migrants, des détenus, des itinérants.

Le mouvement pro-vie québécois est noyauté par des personnages désireux de rendre toute chose « *great again* ». Sur la plateforme Lux Media, qui diffuse des contenus du mouvement Campagne Québec-Vie, le podcaster Yann Roshdy a soutenu que l'interdiction de l'avortement entraînerait un retour aux « valeurs familiales », aux « valeurs anti fragiles » qu'il assimile à tort aux valeurs chrétiennes.

Dans ce contexte, la doctrine de l'Église est exploitée afin de promouvoir un ordre social qui a peu à voir avec le christianisme. L'homme-Dieu des Évangiles a accepté sa

propre fragilité et nous invite à faire de même. On n'accueille pas un enfant pour faire de lui le porte-étendard des « vraies valeurs », mais parce qu'il est présent, qu'il vit et a besoin de nous, tout simplement.

TOUTE LA VIE

Dans la même vidéo, devenue virale, le youtubeur André Pitre renchérit qu'il suffit aux femmes de « décarquiller les jambes » pour éviter une grossesse. Il raille: « *If you can't do the time, don't do the crime.* » Devenir enceinte s'apparente ici à une punition censée ramener les « mauvaises filles » dans le droit chemin. À travers le monde, la grande majorité des femmes qui avortent sont pourtant mariées¹.

Paradoxalement, on traitera d'irresponsable celle qui a le courage de donner naissance au « mauvais moment ». À André Pitre, je réponds donc: « *Damned if you do, damned if you don't.* »

Une portion marginale mais bruyante de ces militants semble être motivée davantage par le mépris des femmes que par le souci de protéger ce qui est petit et faible. De la vulnérabilité, ils ont horreur.

Nous vivons dans une société qui hypersexualise les femmes tout en occultant leur fertilité. Or, ce n'est pas en instrumentalisant la vie des femmes et des enfants qu'elles portent qu'on verra éclore la « culture de vie » annoncée par l'Église. ■



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

1. Sedgh, Gilda, et al., « Abortion incidence between 1990 and 2014: global, regional, and subregional levels and trends », *The Lancet*, vol. 388, n° 10041, p. 258-267.

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 100 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 20 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Brigitte Bédard, Benjamin Boivin, Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Benjamin Boivin

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTES

Sarah-Christine Bourihane et Brigitte Bédard

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renaud

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

RÉVISEURS

Robert Charbonneau et Florence Malenfant

AUDIOVISUEL ET MONTAGE

Marc-Antoine Beaudette

RESPONSABLE DU FINANCEMENT

Jean-David Tremblay

Les illustrations des pages 3, 4 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture: Maxime Boisvert.

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada; Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec (Québec) G1W 1E2

Tél.: 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

DES CHIFFRES ET DES MOTS

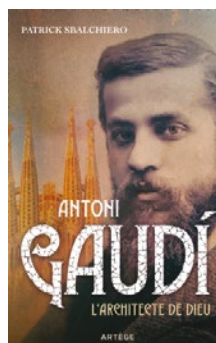


LA RÉDAC RECOMMANDE

Ceux qui ont visité l'extraordinaire ville de Barcelone connaissent l'impact qu'un esprit singulier comme celui de l'architecte Antoni Gaudí peut avoir sur son environnement et sa communauté.

Partout à travers la ville se répandent ainsi les traces d'un riche héritage artistique, aussi évocateur par son originalité que saisissant par sa décapante modernité.

S'il était un authentique visionnaire, porteur d'un idéal esthétique propre qui fait



s'émerveiller les visiteurs, on sait trop peu que Gaudí était également un chrétien, dont le procès en canonisation est d'ailleurs en cours.

La richesse de sa personne et de son œuvre, conjugée à la profondeur de sa foi telle qu'elle est immortalisée dans son art, voilà ce que Patrick Sbalchiero se propose de nous faire découvrir dans un récent ouvrage. **(B. B.)**

Patrick Sbalchiero, *Antoni Gaudí: l'architecte de Dieu*, Artège, 2022, 208 pages.

VIDÉOS TÉMOINS



avec Natshin Rousselot



avec Marie-Ève Caouette



avec Catherine Aubin



Crédit: Yan Doublet

Le pape ne lit pas n'importe quoi.

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT.

le-verbe.com/abonnement

Postes-publications N° 40063100